

La meche D'or.

(suite de la 1re page)

chercher ici ; mais, quand on a la police à ses trousses, il faut être prudent.

—La police ! murmura M. Fourmont, dont la frayeur grandissait.

—Oui, répliqua modestement Claude ; nous venons de lui fausser compagnie. Veuillez nous excuser, mon cher Monsieur, si nous avons escaladé vos murailles pour arriver jusqu'à vous, nous n'avions pas le choix de la route à suivre. Nous avons eu soin, d'ailleurs, de ne pas endommager votre immeuble et de ne pas marcher sur les plates-bandes de votre jardin.....

—Enfin, que voulez-vous de moi ?

—Une chose bien simple : de l'argent ?

—Vous venez me voler ?.....

Et le notaire s'enfonça dans son fauteuil, tandis que Serge faisait un geste de colère.

—Du calme, mon ami, dit Claude, du calme, je t'en prie. Excusez mon ami, mon cher Monsieur ; il a le système nerveux un peu surexcité ; et je parlerai en son nom. Du reste, il ne sait que très imparfaitement ce qui s'est passé depuis quelques jours, le gouvernement ayant négligé de lui faire parvenir ses journaux ; et je n'ai pas encore eu le temps de lui raconter la façon dont on a leuse douf la justice melle instruction.....

—Et dont vous cherchez à l'entraver ? fit le notaire, se remettant peu à peu.

—Je fais de mon mieux ! dit Claude d'un air simple. Remarquez que la première visite de mon ami est pour vous !

—Je m'en serais bien passé, dit le notaire à voix basse.

Claude continua avec un calme imperturbable :

Visite intéressée, comme j'ai l'honneur de vous l'annoncer tout à l'heure ; car nous voulons de l'argent, non pas votre argent, mais l'argent qui nous appartient.

—Quel argent ? s'écria le notaire, qui se sentait du courage pour défendre ses billets de banque.

—Mais l'argent de Serge Morain, répliqua tranquillement Claude. Je ne vous le demande pas tout, ce soir, non ; mais vous pourriez nous faire un petit chèque... d'une cinquantaine de mille francs par exemple, sur votre banquier de Londres. Je sais très bien que votre chèque est là, dans votre pardessus, et qu'il n'y a besoin que de votre signature. Faites vite, que nous vous laissions vous coucher.....

—Pardon, pardon ! dit le notaire, qui commençait à deviner. Sur quel argent, sur quel compte voulez-vous que je vous donne cinquante mille francs, Messieurs ? Il faudrait nous entendre, car je ne comprends pas très bien ce que vous venez me demander.

Il avait dit cela si naturellement, que Claude lui-même fut troublé. Le notaire continua lentement :

—Vous avez réussi à vous évader, monsieur Serge Morain. Tant mieux pour vous ! tant mieux surtout, si vous êtes innocent ! Je n'ai pas à me mêler de cela. Mais, puisque vous êtes un homme plus sérieux que votre ami M. Claude Garancier, voudriez-vous m'expliquer plus clairement le bat de votre démarche ?

—Mon ami Claude vous l'a dit clairement, répondit Serge avec un mouvement d'impatience.

Vous avez de l'argent à moi ; et, sur cet argent, je vous prie de me donner cinquante mille francs.

—Moi ! J'ai de l'argent à vous ? s'écria le notaire d'un air naïf.

L'honorable officier ministériel était complètement rassuré. Cet homme, si faible et presque lâche dans la vie, avait un courage spécial quand il s'agissait de chicane et d'argent. Il s'appropriait à jouer serré, comme un vieil homme de loi retors qui se moque de jeunes avocats. Serge imposa silence à Claude, qui se démenait sur sa chaise ; il voulait agir avec le plus grand calme :

—Monsieur, dit-il, accusé injustement, j'ai été jeté en prison, ainsi que mademoiselle Garancier. Mon ami Claude a réussi à nous faire évader ; et nous sommes forcés de quitter la France, jusqu'au jour où notre innocence sera reconnue. Vous avez droit de nous croire coupables, puisque les apparences sont contre nous ; et ce n'est pas ce point que nous avons à examiner avec vous. La chose est beaucoup plus simple : nous avons besoin d'argent, pour vivre tranquilles à l'étranger ; et, comme ma fortune est entre vos mains, je vous prie de nous en donner une bien légère partie, en attendant que vous puissiez nous remettre le tout.

Le notaire continuait de fixer des yeux ébahis sur Serge Morain ; et quand celui-ci s'arrêta, il lui dit :

Votre fortune est entre mes mains ? Votre fortune personnelle ?... Mais je n'ai jamais eu un sou à vous, mon pauvre garçon !

Ce n'est donc pas à vous qu'a été remise la fortune de votre oncle de Baltimore, soit deux millions, dont un quart appartient à ma cousine et les trois quart à moi ?

Serge avait prononcé cette dernière phrase, en martelant chaque mot, et il s'avançait menaçant vers le notaire ; mais ce dernier ne tremblait plus. Il savait si bien comment il allait s'y prendre pour apaiser la colère du jeune homme ! Puis, dans sa pensée, ces quinze cent mille francs ne pouvaient appartenir, n'appartiendraient jamais à Serge. La fortune totale, les deux millions devraient appartenir à Angéline Verdier. Aussi répondit-il, avec la même gravité que s'il avait siégé à la chambre des notaires :

C'est bien à moi qu'a été confiée la fortune de Louis Morain, votre oncle de Baltimore ; mais, si un quart de cette fortune appartient réellement à votre cousine, le reste de la fortune ne vous appartient nullement.....

N'ai-je donc pas hérité de mon malheureux père ?

Pas du tout ! Et se tournant vers Claude, le notaire ajouta d'un ton railleur : Je suis étonné que votre ami ne vous ait pas mieux renseigné à ce sujet. Cependant vous êtes avocat, monsieur Garancier ?

Tonnerre ! s'écria Claude, en se frappant le front, je n'avais pas songé à cela !

Le notaire lança un regard triomphant à Serge Morain :

Vous voyez, Monsieur ! Votre ami vous conseillait mal. Il le reconnaît lui-même.

Je vous prie, Monsieur, d'être plus explicite balbutia Serge.

Le notaire le vit si troublé, tous les deux, qu'il se leva de son fauteuil et répliqua avec arrogance :

Tant que vous serez sous le coup d'une accusation de meurtre contre votre père, il vous sera impossible de rien hériter de lui. La loi le veut ain-

si la loi de l'indignité, dont votre ami aura le loisir de vous exposer les diverses clauses pendant votre voyage d'Angleterre. Quant à moi, j'ai reçu cette fortune en dépôt ; et je commettrais une action blâmable si j'en détournais un centime avant votre jugement.

C'est vrai ! murmura Claude, avec un geste de désespoir. Nous n'avons plus qu'à nous en aller, mon pauvre ami. Nous sommes joués !

Il faisait déjà un pas vers la fenêtre ; Serge l'arrêta.

J'ai encore quelques questions à poser à M. Fourmont, dit-il. Faites, Monsieur ! dit le notaire, enchanté de sa facile victoire.

Vous avez l'air de douter de mon innocence, si vous y aviez cru je vous aurais demandé personnellement de me rendre le service de m'avancer ces cinquante mille francs. Je n'ai plus à vous demander qu'un simple renseignement : quand j'aurai été condamné, puisque c'est la seule hypothèse qui vous semble probable, que fera-t-on de la fortune de mon oncle ? Est-ce le gouvernement qui en héritera ?

Non, non, dit le notaire, avec une satisfaction visible. La loi vous déclare indigne d'hériter ; mais cette indignité ne s'étendra pas aux autres membres de votre famille ; et comme le plus proche est mademoiselle Angéline Verdier, c'est à elle que la fortune appartiendra.

Serge tressaillit, tous ses traits se contractèrent ; mais son visage reprit aussitôt son calme glacial.

Adieu ! Monsieur dit-il. Je vous plains, vous qui avez une fille, de croire qu'un enfant heureux et aimé de son père soit capable de lever la main sur ce père !..... Adieu ! Nous nous reverrons un jour ; et vous regretterez alors d'avoir ajouté foi à cette monstrueuse accusation. Viens, Claude, partons !

Serge s'élança le premier et arriva promptement au bas du mur.

Au moment où Claude était encore accroché à la fenêtre, le notaire lui cria d'un ton gouailleur :

—Allez-vous toujours en Angleterre ?

—Mais, sans doute, répliqua Claude sans se déconcerter. Nous traverserons la Manche sur mon canot !

11

OU CLAUDE APPREND QU'ON L'A AIDE

Le notaire, ravi de s'être débarrassé aussi facilement des deux amis, les regardait s'éloigner.

Il ferma solidement sa fenêtre, puis alla passer l'inspection de ses portes et de ses placards. Enfin, il se coucha et s'endormit, dans la douce quiétude d'un homme qui n'a rien à se reprocher.

Cependant, les deux amis, après s'être un peu éloignés de la propriété du notaire, avaient rencontré Zéphirin, qui faisait le guet. Tous trois passèrent le pas. Au bout d'un quart d'heure de marche, le frère de Thérèse dit :

Nous voici chez moi ! Au même instant, Serge, tout

ému, s'écriait : —Quoi ! Vous ! Vous ici ! Et il précipitait, les bras ouverts, vers Thérèse Garancier, qui, debout, à l'entrée de la cabane de Claude, attendait, avec une impatience fébrile, l'arrivée de l'homme qu'elle aimait si passionnément. Ils restèrent quelques minutes dans les bras l'un de l'autre, riant et pleurant, ne pouvant croire à ce bonheur d'être réunis. (à continuer.)



FOR Diarrhea, Dysentery, Colic, Cramps, Pain in the Stomach AND ALL Summer Complaints.

ITS EFFECTS ARE MARVELLOUS. IT ACTS LIKE A CHARM. RELIEF ALMOST INSTANTANEOUS.

Pleasant, Rapid, Reliable, Effectual. Every House should have it. Ask your Druggist for it. Take no other.

PRICE, - 25c.

C. M. B. A.

PICNIC & BASKET SOCIAL

The first and best Picnic and Basket Social of the 20th., century will be held on the

20TH., JUNE 1901.

Under the auspices of Branch 294, C. M. B. A. Palmer Road,

On the beautiful grounds adjoining Mr. Allan McDonald's farm, Waterford, Lot 1.

Baskets prepared with the known skill and taste of the ladies of this part of the country, a saloon stocked with the choicest eatables and most delicious drinks, Running races, Jumping, Tug of war, Dancing booths enlivened by terpsichorean music, smiling and promising fields overlooking the vast expanse of the Gulf of St. Lawrence, and last, but not least the renowned North Cape, with its history of marine disasters : this is a bill of fare which can not but please the most fastidious.

Those who are of a Nautical turn of mind will have ample opportunities of gratifying their wishes, as the Waterford fleet will provide crafts for the occasion.

You all need a day's recreation after a long spring's hard work. Don't deny yourselves a rest so well deserved. Come to the 20th., June Picnic and be happy.

BY ORDER OF COMMITTEE

GEORGE QUINN, Sec'y.